

## Lacan avec Wedekind: La face cachée d'un masque.

### Est-ce une affaire d'époque?

13 juin 2015

Philippe Madet

La psychanalyse n'a plus l'aura qu'elle a connue dans la 2ème moitié du siècle passé, siècle du langage où elle a pu trouver sa place presque naturellement puisque le signifiant a longtemps été son cheval de bataille. Peut-être est-ce une affaire d'époque donc. Aujourd'hui, elle se trouve à nouveau dans une situation d'isolement, voire parfois même de haine.

Mais ne tombant pas dans ce piège de nous plaindre d'une supposée mort de la psychanalyse qui serait anéantie et prenons plutôt exemple sur Freud qui, en 1909, l'écrivait ainsi avec un certain humour: « J'ai souvent eu l'occasion, ces dernières années, d'apprendre (...) que la psychanalyse était morte, définitivement terrassée et réfutée. Je pourrais, en réponse à cette déclaration, suivre l'exemple de Mark Twain qui, ayant lu dans un journal l'annonce de sa mort, adressa au directeur un télégramme pour lui faire savoir que: « la nouvelle de ma mort est fort exagérée »<sup>1</sup> »

Contributions au désir de travail donc, après Freud, aujourd'hui avec deux textes, l'un de Frank Wedekind (1864-1918), l'autre de Jacques Lacan (1901-1981).

Pourquoi faire vivre à nouveau ces deux textes, au-delà du seul fait que Lacan a écrit sur *L'éveil du printemps*, au-delà donc d'une seule lecture sachante mais qui puisse aussi tenter d'aller vers l'inconnu.

Les raisons en sont multiples et l'adolescence à elle seule pourrait suffire:

- Période de remaniement, de ré-écriture, d'exil, autant de points de convergence avec la cure analytique qui arrive bien souvent quand le sujet se cogne au réel, quand ça ne va plus ou quand quelque chose ne convient plus.

- Expérience de la solitude dans les deux cas, d'une confrontation à la part silencieuse du langage. L'analysant comme l'adolescent sont bien souvent " pressé de trouver le lieu et la formule<sup>2</sup>" pour reprendre Rimbaud dans *Vagabond*.

Après le premier exil de la toute petite enfance, un second se fait jour à l'adolescence du fait du réel de la puberté et de l'absence d'un savoir sur le sexe. C'est un autre *primus tempus*, un autre printemps. Les personnages de W en attestent. Le sens est interrogé. Le jeune garçon ou la jeune fille ne comprend plus le texte dans lequel il a baigné jusqu'alors. Freud l'écrivait ainsi dans une de ses lettres à Fliess<sup>3</sup>: « L'excédent sexuel empêche la traduction ».

La cure est bien cette tentative aussi pour le sujet de saisir comment il nage ou se déplace dans le texte qui fait son bain.

Ne serait-ce que pour ces parallèles, *L'éveil du printemps* nous intéresse mais probablement aussi au-delà puisqu'il est remarquable que ni Wedekind, ni Freud ni Lacan n'emploient le terme d'adolescence, pourtant déjà dans le vocabulaire commun à leur époque.

Je me suis arrêté sur une question que pose Lacan qui remarque que Wedekind anticipe Freud, de quelques années seulement certes, mais de manière marquante et saisissante puisqu'il ajoute « largement<sup>4</sup> ».

---

<sup>1</sup> S.Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Editions Payot, 1966, p.107.

<sup>2</sup> A.Rimbaud, *Oeuvres complètes*, Paris, Editions Flammarion, 2010, p.272.

<sup>3</sup> S.Freud. *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, p.145.

<sup>4</sup> J.Lacan, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 10.

Sa question, que j'ai donc fait mienne: « Est-ce une affaire d'époque<sup>5</sup>? » et à laquelle je tenterai d'ajouter: quelle affaire pour notre époque?

Trois périodes a minima nous intéressent: celle de *L'éveil du printemps*, fin du 19ème, 1890 précisément, celle de la préface de Lacan, 1974, à la suite de la traduction de la pièce par François Regnault en vue de sa mise en scène par Brigitte Jaques-Wajeman, et la notre.

### **L'époque de Wedekind**

En 1890, quand il commence l'écriture de *L'éveil du printemps*, Wedekind a 26 ans. Freud en a 34. Ils sont d'une même époque, de cultures proches, d'une même langue, et quasiment d'une même génération. Il y a chez chacun une intuition, une expérience, un désir de recherche. Le premier tente de dire et montrer, par le théâtre, avec la chanson et en s'inspirant également du cirque et singulièrement des acrobaties, métaphore des vertiges de l'existence et des tentatives du sujet pour trouver un équilibre; le second tente de théoriser, plutôt en écrivant, travail duquel Lacan repérera un dire qui sera formulé plus tard ainsi: il n'y a pas de rapport sexuel. Non pas qu'il n'y ait pas de rapports entre les sexes, de relations sexuelles, mais pour indiquer que la jouissance de chaque sujet est solitaire, ne fait pas lien, ne fait pas rapport. Chacun son fantasme. Chacun jouit de son inconscient.

En 1890, Wedekind a déjà écrit des poèmes, du théâtre. Freud "cogite encore l'inconscient<sup>6</sup> » ; c'est pour lui l'époque des lettres à son ami Fliess. Ses essais sur les théories sexuelles infantiles seront publiés en 1905, soit quinze ans plus tard, précisément au moment où la censure pesant sur *L'éveil du printemps* tombera.

Tous les deux font scandale, dérangent, tous les deux auront fait événement, et même événement d'un dire. Si l'un est juif et l'autre pas, contrairement à ce que Lacan avait d'abord supposé pour Wedekind, tous les deux sont issus d'une diaspora « ayant roulé sa bosse à travers le monde<sup>7</sup> ».

Peut-être leur isolement de ce fait contribua-t-il à leur permettre de supporter celui provoqué par leurs positions. Freud le pensait ainsi: « Pour prôner la psychanalyse, il fallait être amplement préparé à accepter l'isolement auquel condamne l'opposition, destinée qui, plus qu'à tout autre, est familière au juif<sup>8</sup> ».

En tous cas, tous les deux s'exposent, jusqu'à des conséquences sérieuses.

L'un de ses poèmes, caricatural à l'endroit de Guillaume II, dernier empereur allemand, a valu à Wedekind quelques mois d'incarcération. C'est une indication sur le contexte de l'époque et sa propension à museler les possibles subversions, qui était toutefois beaucoup plus le fait de la bourgeoisie que de l'aristocratie. *L'éveil du printemps* en fera les frais puisqu'il faudra donc quinze ans pour obtenir la première autorisation de mise en scène.

« Je suis Wedekind » aurait pu être le slogan, pour en pasticher un autre, réunissant celles et ceux qui le soutenaient, tel Karl Kraus,

C'est après l'écriture de *L'éveil du printemps* que Wedekind a eu l'idée, c'est ce qu'il indique dans une note de son journal intime de 1892, d'écrire une tragédie monstre, qui deviendra *Lulu*. De la tragédie enfantine, sous-titre de *L'éveil du printemps*, à la tragédie monstre, on voit bien le travail de l'artiste chercheur qui pousse les limites, qui n'est pas dans la tentation du plaire mais dans celle du dire.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>8</sup> S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 1985, p.134.

Désir d'aller y voir de plus près, de se frotter à la vie, de prendre des risques et d'exposer ce qui nous importe, voilà je crois un des liens qui nous uni au théâtre, théâtre dont l'intérêt dit Lacan, selon cette manière qu'il affectionne de renverser le discours commun pour mieux nous en montrer l'illusion, est "de montrer ce qu'on ne veut pas voir<sup>9</sup> ». Bien sûr pas seulement mais c'est manifeste avec *L'éveil du printemps*. Même si le comique est très présent chez Wedekind, qui fut aussi publicitaire, le tragique qu'il déploie dans son théâtre vient heurter en touchant à ce qui ne peut être su, en mettant la lumière sur les choix du sujet ou encore la perte à laquelle le dit sujet est confronté. Autre manière de dire ce que nous nommons la dénégation, l'insu, les surgissements de l'inconscient, l'éthique ou encore la castration, soit autant de points vifs qui intéressent la psychanalyse au temps de Freud, de Lacan mais encore aujourd'hui.

Dit d'une autre manière: la vie, la mort, l'amour, le sexe, questions banales de par leur universalité, mais néanmoins cruciales et intemporelles.

Du sexe, Wedekind le faisait dire à Melchior ainsi: « A voir comme chacun s'obnubile tout le temps sur ça et s'y cramponne, on croirait que le monde entier tourne autour de deux choses: le pénis et le vagin<sup>10</sup> ».

### **Quelle est l'anticipation de Wedekind?**

Ou plutôt quelles sont les anticipations?

Rien de moins que l'inconscient, surgissant dans les rêves des adolescents et venant interroger, comme Lacan l'écrit: « ce qu'est l'affaire pour les garçons de faire l'amour avec les filles<sup>11</sup>. »

Rien de moins également que le non-rapport-sexuel qui nous concerne tous puisque dans cette affaire que Wedekind met en scène, il démontre que, « si ça rate, c'est pour chacun<sup>12</sup>. »

Et rien de moins encore que la désincarnation de la fonction du père. Je reviendrai plus tard sur ce dernier point où c'est cette fois Lacan que Wedekind devance.

Pour ce qui est de l'inconscient, Wedekind avait été à bonne école, ayant rencontré quelques années avant l'écriture de *L'éveil du printemps* Eduard von Hartmann, philosophe allemand que Freud lira et qui connut une renommée au delà de son pays en 1869 pour son livre *Die philosophie des unbewussten, La Philosophie de l'inconscient*. Hartmann, qui a lui aussi devancé Freud puisque son hypothèse de l'inconscient part des phénomènes organiques qui ne s'expliquent pas, ce qui est tout à fait étonnant quand on sait que ce sont l'hystérie et ses conversions inexplicables qui donneront quelques années plus tard naissance à la psychanalyse et à l'inconscient, freudien cette fois.

Affaire d'époque? Cette rencontre pour Wedekind ne fut peut-être pas sans effets.

Pour ce qui est de la sexualité, les travaux à la fin du 19ème siècle étaient abondants. Aux côtés des dits de la morale et de la religion s'ajoutent les interdits juridiques (l'homosexualité par exemple), mais aussi les contredits d'intellectuels, d'écrivains et d'artistes. C'est l'avènement des sciences humaines. Foucault constatera plus tard qu'il y eut une véritable "explosion discursive<sup>13</sup>" autour de la sexualité, laquelle se constitue alors en objet de savoir pour différents champs de la connaissance qui l'excluaient jusqu'alors. *De l'origine des espèces* de Darwin date de 1859. Le succès de Sacher-Masoch, la notoriété des travaux de

---

<sup>9</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, Coll.Points, 1973, p. 187.

<sup>10</sup> F.Wedekind, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 43.

<sup>11</sup> J.Lacan, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 9.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> M.Foucault, *La volonté de savoir, histoire de la sexualité*, t.1, Paris, Gallimard, coll.TEL, 1976, p.25.

Krafft-Ebing dont la première édition de sa « Psychopathie sexualis » date de 4 ans avant *L'éveil du printemps*, des livres comme *La question sexuelle expliquée aux adultes cultivés* du psychiatre Auguste Forel marquent le début d'une vague éditoriale appelée à durer jusqu'à la fin des années 30<sup>14</sup>. Il y a un enjeu de vérité comme le dit Foucault<sup>15</sup> qui ajoute: "L'important, c'est que le sexe n'ait pas seulement été affaire de sensation et de plaisir, de loi ou d'interdiction, mais aussi de vrai et de faux, que la vérité du sexe soit devenue chose essentielle, utile ou dangereuse, précieuse ou redoutable." La science en Allemagne, et singulièrement la sexologie avec des personnalités comme Hirschfeld<sup>16</sup>, a pour intention "d'examiner la sexualité en tant qu'élément objectif et soumis à de rigoureuses études scientifiques, fondées sur la consultation, l'enquête et l'expertise<sup>17</sup> », tentant de répondre à ce que l'on ne comprend pas du sexe. Lacan notera que : « la psychanalyse n'est pas venue à n'importe quel moment historique; elle est venue corrélativement à un pas capital, à une certaine avancée du discours de la science<sup>18</sup> ».

La psychanalyse, qui travaille aussi sur la sexualité, se démarquera de la sexologie berlinoise en proposant une lecture nouvelle des relations, proposant une compréhension des phénomènes sexuels ne relevant pas uniquement d'un discours collectif, caractéristique de la sexologie berlinoise, mais aussi d'un discours individuel.

Les créateurs à cette époque ne sont pas en reste. On assiste à des bouleversements importants dans les représentations de la sexualité, comme par exemple avec Klint en Suède, Paul Klee en Allemagne ou encore Rilke en Autriche. Le théâtre, lui, peut-être comme toujours d'ailleurs, est pris entre conservatisme et avant gardisme.

Freud n'était donc pas le premier à s'intéresser à l'inconscient, aux conversions et à la sexualité.

Que Wedekind l'anticipe, il l'a reconnu volontiers. remarquant par exemple ce qu'il a saisi de l'obstination de l'inconscient et de l'inefficacité de la suggestion. Pas sûr que ce que Wedekind a compris à cette époque soit généralement admis à la notre tant la pente incline plutôt vers l'explication et le sens.

Mais c'est surtout à propos de la sexualité que Freud reconnaît l'anticipation de Wedekind, disant de lui: " De tous les grands psychologues parmi les écrivains modernes, Dostoïevski, Musset, Jacobsen, etc, seul Wedekind a reconnu l'importance de la sexualité infantile<sup>19</sup>. »

Sur ces avancées de Wedekind, Freud ajoute cette hypothèse sur l'époque: « Peut être est ce un signe des temps. Peut être les temps sont-ils mûrs<sup>20</sup>. » L'interrogation de Lacan, freudien, vient donc faire écho à celle de Freud: est-ce une affaire d'époque?

Affaire d'une époque, de notre époque, et à n'en pas douter de l'époque future. Affaire de tourner autour du réel du sexe, de ce qui fait, comme l'a nommé Lacan, traumatisme et qui amène chacun à quelques

---

<sup>14</sup> I.Cagneau, *Sexualité et société à Vienne et à Berlin 1900-1914*, Villeneuve d'Ascq, Presse Universitaire du Septentrion, p. 97.

<sup>15</sup> M.Foucault, *La volonté de savoir, histoire de la sexualité*, t.1, Paris, Gallimard, coll.TEL, 1976, p.76.

<sup>16</sup> Magnus Hirschfeld, 1868-1935, médecin allemand qui fut le premier à étudier la sexualité sur des bases scientifiques.

<sup>17</sup> I.Cagneau, *Sexualité et société à Vienne et à Berlin 1900-1914*, Villeneuve d'Ascq, Presse Universitaire du Septentrion, p. 114.

<sup>18</sup> J.Lacan, *La troisième*, Intervention au Congrès de Rome (31.10.1974 / 3.11.74), paru in *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, 1975, pp.177-203.

<sup>19</sup> S.Freud, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 106.

<sup>20</sup> S.Freud, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 106.

inventions, à quelques fictions secrétées pour rationaliser l'impossible de l'impasse sexuelle<sup>21</sup>. « Tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait traumatisme, on invente!<sup>22</sup> ».

Dans ces inventions l'inconscient s'invite. C'est ce qu'a compris Wedekind: le sexuel n'est pas de l'ordre de la pensée mais de l'inconscient, de l'inconscient qui parle. Sans l'éveil de leurs rêves, les garçons ne songeraient pas à cette affaire qui est de faire l'amour avec les filles.

On voit bien les tentatives des personnages de Wedekind pour inventer, toujours de manière singulière, parfois contraires, ce qui montre bien que chacun trace sa route et que quelque chose s'écrit.

Si Martha ne veut plus être battue, c'est au contraire le fantasme de Wendla que de l'être. Si Moritz est ignorant du sexe et s'en protège, Melchior en sait suffisamment pour se faire épistolier sulfureux et professeur. Si Ilse a déjà une vie débridée, elle rêve de romantisme et d'innocence.

Pour tous en tout cas, ça n'est pas satisfaisant. « Si ça rate, c'est pour chacun ». Deux personnages trouvent même la mort.

### **Des différences**

Ce ratage, Wedekind en fait porter la responsabilité à la société et aux adultes. Ce ne sera plus le cas dans les pièces qui suivront et en particulier avec son personnage Lulu mais, dans *L'éveil du printemps*, le malaise réside dans les entraves de la société, des parents qui ne veulent rien voir et dire, et des enseignants décrits comme ridicules.

Les adultes de *L'éveil du printemps* n'ont pas d'autre intention que d'enfouir le désir, en particulier lorsque des adolescents le font émerger devant eux, les confrontent à leur étrangeté par leurs questions sans réponse face au réel du sexe. Ce moment d'incertitude, de mouvement, de plasticité qu'est l'adolescence est dérangeant aussi pour les adultes.

Face à leurs réactions, Wedekind imagine un Moritz qui, comme réponse à la pulsion sexuelle débordante, devance Cohn Bendit et mai 68 par son idée d'une société sans entrave. Il envisage que ses enfants ne porteront " rien de tout le jour qu'une unique tunique de laine blanche [...] j'ai idée qu'à grandir dans ces mœurs, ils devraient plus tard être plus calmes que nous ne le sommes pour la plupart<sup>23</sup> ». Ce fut aussi un temps l'idée de Freud de penser que libérer la sexualité permettrait de la vivre de manière plus apaisée.

Du « tu ne dois pas jouir » de l'époque de Wedekind au « jouir sans entrave » quelques décennies plus tard, c'est l'injonction qui règne dans les deux cas et qui est massive aujourd'hui, jusqu'à pousser quelques uns à des choix extrêmes. L'injonction à la jouissance, la pornographie qui dit où et comment il faut jouir en est un paradigme.

Dans la pièce, presque tous les adolescents n'ont accès à aucune information concernant la sexualité. Aujourd'hui ils ont accès à une information pléthorique. On est passé du manque à un trop d'info, ce qui n'en fait pas pour autant un savoir. La technique et la pornographie ne disent rien du réel du sexe.

On ne peut donc pas dire que les effets attendus de 68, d'une liberté sans entrave, soient au rendez-vous. Tout dire, tout montrer, c'est aussi un contrôle et une maîtrise du désir. Pas de regret d'une époque bien sûr, mais pas non plus de quoi s'extasier sur la notre. Quelle est la constante entre les deux? La recherche du dépassement de la division, soit par le renoncement à la jouissance à l'époque de Wedekind, soit par le

---

<sup>21</sup> J.Lacan, « Télévision », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.532.

<sup>22</sup> J.Lacan, *Le séminaire, livre XXI, Les non-dupes errent*, Inédit, Leçon du

<sup>23</sup> F.Wedekind, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 21.

triomphe de celle-ci pour arriver au Un à notre époque, et l'injonction surmoïque dont rien n'indique qu'on s'en débarrassera dans l'avenir. Le surmoi, « *gourmand*'' comme disait Lacan, est « structural, non pas effet de la civilisation, mais malaise (symptôme) dans la civilisation<sup>24</sup> ».

« Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance<sup>25</sup> ». Là encore, dire que c'est le fait de la société n'est pas suffisant. Selon l'époque, le malaise, ou symptôme, diffère et le sujet en fait les frais. Consumé à la fin du 19ème siècle par le conservatisme contre lequel Wedekind se battait, il est consommé, plus qu'il ne consomme, aujourd'hui par le discours capitaliste.

Donc, le surmoi: toujours là. Le non-rapport-sexuel: toujours là. La division du sujet: toujours là. Ils sont de structure, non pas historique, donc pas d'époque.

Mais le père? Le père dont la place pour Freud, du fait de sa fonction de limitation de la jouissance, était cruciale pour l'humanisation, soit pour ouvrir à la possibilité d'un lien?

Ecrasé autrefois par un patriarcat dominateur, la fonction paternelle est aujourd'hui questionnée, on le sait, ça n'est plus une nouveauté.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui permet à chacun de s'y retrouver, de s'humaniser, de ne pas chuter pour reprendre la métaphore de l'acrobate auquel Wedekind s'est intéressé, l'acrobate qui cherche les points d'appui, les points d'accroche et fait des choix selon ceux qui se présentent, ou pas, pour garder l'équilibre.

On voit bien que pour certains aujourd'hui la solution réside dans un cadrage des désirs par le biais d'un rigorisme religieux, de normes sacralisée qui peuvent, peut-être faute de Père, aboutir au pire. Il est frappant de voir que le sujet a grand peine à se détacher d'une aliénation.

Que peut-on en dire à notre époque de la question du père, à la lumière de Lacan mais aussi de Wedekind qui, il faut bien le dire, le devance lui aussi, tout autant que Freud.

### **Wedekind anticipe Lacan**

Le déclin des pères, Lacan en parlait déjà dans les années 30, mais aussi en 1958, citant " les pères faibles, les pères soumis, les pères matés, les pères châtrés par leur femme, ou enfin les pères infirmes, les pères aveugles, les pères bancroches<sup>26</sup> », soulignant aussi que le père peut être « là même quand il n'est pas là<sup>27</sup> ». Il s'en déduit que ce n'est pas sa présence physique qui est seule opérante, ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'elle doit être écartée. Il n'est pas sûr que ce soit admis aujourd'hui tant, dans la clinique, la recherche du père géniteur est activée, supposant qu'il fera fonction s'il est retrouvé.

Dans *L'éveil du printemps*, Wedekind brocarde presque tous les adultes, qu'ils soient pères ou figures paternelles attendues. Les professeurs, affublés de sobriquets ridicules et qui ont pour tâche de juger Melchior, se préoccupent beaucoup plus de savoir s'il faut fermer ou ouvrir les fenêtres de leur bureau que de ce qui fait l'essentiel de leur réunion, soit de s'interroger sur la responsabilité de Melchior quant au suicide de son ami Moritz, au prétexte qu'il aurait répondu à sa demande d'un savoir sur la sexualité. Pas très brillants. Ils sont dans l'incapacité d'aborder la question du sexuel. Ils veulent se protéger. L'un d'eux le

---

<sup>24</sup> J.Lacan, « Télévision », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.530.

<sup>25</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, Coll.Points, 1975, p. 20.

<sup>26</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 167.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 168.

dit ainsi: " Nous nous voyons dans la nécessité de juger notre coupable élève, afin de n'être pas jugés, nous qui sommes innocents<sup>28</sup> ».

Quant aux pères: celui de Moritz apparaît pour l'enterrement de son fils, mais se dédouane de sa place, s'adressant aux autres pour dire que Moritz n'est pas son fils. Père "hors d'état" comme le disait Lacan pour le père de Dora; Celui de Melchior se dépêche de dire que, bien qu'il savait comment éduquer son fils, il a laissé faire la mère qui, elle, n'a pas su. Père "hors d'état" à nouveau qui fait porter la responsabilité à un Autre. Notons qu'il propose deux substituts d'autorité à la sienne et qui pourraient faire fonction paternelle selon l'idée qu'il en a: la prison et la religion. Deux alternatives, il faut bien le dire, qui sont parfois dans les idées de notre époque. Et enfin le père de Wendla, lui, est aux abonnés absents.

Freud a théorisé la fonction cruciale du père dans la construction du sujet. Si Lacan a contesté l'Oedipe comme unique version du père, il n'a pas contesté la fonction paternelle comme principe d'humanisation, lequel resterait donc nécessaire.

A partir de 1963, il réalise ce qu'il a appelé les Noms-du-Père, néologisme faisant référence à notre culture chrétienne et que l'on pourrait interroger aujourd'hui tant cette culture s'est peu ancrée dans les nouvelles générations. Que Lacan ait produit ce néologisme ne veut pas dire qu'il prônait la religion mais qu'il faisait d'une expression connue une lecture et une utilisation laïque.

Avec ce concept, il confirme que cette fonction est désincarnée, et avec le pluriel il élargit son action séparatrice à d'autres que la seule personne d'un père, pourquoi pas une femme d'ailleurs, voire la mère. Wedekind l'a devancé entre autres sur ce point avec son personnage masqué, dit homme mais qui peut tout aussi bien être une femme, que Brigitte Jaques a d'ailleurs interprété en 1974, et dont Melchior choisit de se servir, se faisant dupe de ce Père alors que Moritz, lui, ne l'a pas entendu.

Une petite société a montré très concrètement que ça pouvait fonctionner sans la personne du père. Ce sont les Na, une peuplade chinoise qui a fait parler d'elle avec la publication en 1998 d'un livre à son sujet ayant pour titre: *Une société sans père ni mari*<sup>29</sup>.

Aujourd'hui, à la suite de la révolution culturelle et maintenant avec le tourisme de masse, les moeurs ont bien changé mais, tels qu'ils sont décrits dans ce livre, le géniteur n'y avait aucun rôle social. Pour les Na, le sperme ne fabriquait pas le foetus, il arrosait le foetus déjà présent. Le père qui a engendré le foetus était en fait une déesse, du nom d'Aboadgu, à qui était attribuée la procréation.

C'est aussi à une déesse que Lacan fait référence dans sa préface, comme possible Nom-du-Père, celle qu'il emprunte à Robert Graves, nommée la déesse blanche dans *Les mythes celtes*.

### **Une époque à faire?**

Le père n'a pas encore disparu chez nous comme chez les Na autrefois, mais sa position est fragilisée et il dépend d'autant plus de la place d'exception que lui donne ou non le dire de la mère. Cela dit, celle-ci ne peut en être responsable à elle seule. C'est la thèse que développe Lacan à partir des derniers séminaires dans lesquels la fonction paternelle est dès lors définie comme une opération de nomination. Donc non plus seulement métaphore mais aussi acte. On passe du Nom-du-Père, comme signifiant qui ex-siste, qui fait exception, que l'on peut nommer, citer comme Autre quand on dit « Au nom du père », au père qui nomme.

La nomination, on en fait tous l'expérience: quand notre nom est prononcé, ça peut faire existence, ça peut faire évènement dans le sens d'un effet d'être. Nommer peut aussi parer à l'angoisse du désir inconnu,

---

<sup>28</sup> F.Wedekind, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 67.

<sup>29</sup> C.Hua, *Une société sans père ni mari: Les Na de Chine*, PUF, 1998.

rassurer sans avoir cet effet d'être. Mais comment entendre cette affaire de nomination, parce qu'il ne suffit pas qu'un homme dise à un enfant « tu es mon fils » pour que la fonction père soit opérante. Et quelle idée avons-nous de ce qu'est cette opération?

Lacan distingue « nomination » et « nommer à ».

Pour faire simple, « nommer à » fait attribut, dit ce que le sujet est, l'objective, alors que la nomination fait être, soit fait vivre le sujet avec ce qu'il est. C'est en cela que la nomination est un dire qui fait événement, c'est à dire qui va provoquer un mouvement, un choix qui sera assumé par le sujet et non pas un Autre qui aura donné l'attribut. Autrement dit, le sujet se passera du Nom-du-Père, il n'aura pas à s'autoriser d'un Autre, mais s'en servira, soit acceptera l'événement pour tracer sa route en quelque sorte, soit être dans le réel de la vie plutôt que l'imaginaire de la mort. Il pourra s'extraire d'une jouissance mortifère pour aller vers une jouissance vivante.

Ce ne sont pas les mots employés par Wedekind bien sûr mais c'est bien ce qu'il dit. A la fin de la pièce, Melchior choisit le cimetière comme refuge; il suppose qu'il y a sera tranquille, tout comme Moritz avant lui qui s'est suicidé et est enterré dans ce même cimetière. Moritz tente de l'attirer jusque dans la tombe en lui faisant la promotion de la jouissance de la mort qui lui permet de rire de ce que « les hommes font et tentent<sup>30</sup> », et surtout de ne pas être confronté à la castration. Il n'a rien à perdre, il méprise les vivants et, de lui, on ne peut plus rire et se moquer. C'est là qu'intervient l'homme masqué qui, lui, attire Melchior vers le réel de la vie. Il lui « ouvre le monde<sup>31</sup> », lui propose une autre jouissance, une voie de suppléance. La nomination par l'homme masqué n'est pas objectivante, ne réduit pas Melchior à une donnée. Alors que Moritz s'exclut du réel, il n'y a que dans l'au-delà qu'il se compte, l'homme masqué comme Nom-du-Père permet à Melchior de nouer le réel au symbolique et à l'imaginaire. Il ne répond pas à la question de Melchior sur son identité: qui est-il, lui, Melchior, mais aussi qui est-il, lui, l'homme masqué? Il nomme le réel de la vie, que Melchior accepte, avec les incertitudes et la castration qu'il comporte: « Où cet homme m'emmène je ne le sais pas. Mais c'est un homme... <sup>32</sup>» dit Melchior. Je rajouterai: c'est un homme qui, nommant, le fait homme, qui n'homme à la manière de L qui l'écrit n'homme.

C'est une indication quant à la fonction paternelle et son opération, et en particulier quant au changement possible des porteurs de cette fonction selon l'époque et ou la société même si la fonction n'est pas d'une époque dans le sens où elle est toujours là. Il n'en reste pas moins des énigmes. J'en retiens deux.

La nomination, pour faire nom propre, doit être entendue. Quelle est cette éthique qui fait dire à un sujet oui ou non à la fonction paternelle?

Et qu'un père se présente, est-ce une contingence? Avec Lacan, l'exception paternelle est devenue dire. Hors, la particularité du dire est d'être ni prévu, ni prémédité.

De l'homme masqué, la pièce ne dit rien du pourquoi et comment il arrive là dans l'histoire, peut-être précisément parce qu'il n'est pas possible de le dire. Moritz relève d'ailleurs l'injustice: Pourquoi ne s'est-il pas présenté à lui?

La question du père reste un défi clinique et théorique de notre époque, au cas par cas, et peut-être faut-il entendre sa fonction autrement que sous le signifiant de « dire paternel », qui peut prêter à confusion, mais de « dire de nomination » dont le père peut être une version.

---

<sup>30</sup> F.Wedekind, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 92.

<sup>31</sup> *Ibid*, p.95.

<sup>32</sup> F.Wedekind, *L'éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p 97.